

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse
<b>Herausgeber:</b>	Verband Schweizerischer Privatschulen
<b>Band:</b>	21 (1948-1949)
<b>Heft:</b>	3
<b>Artikel:</b>	Schulpsychologische Sprechstunde
<b>Autor:</b>	Boesch, Ernst
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-850595">https://doi.org/10.5169/seals-850595</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 22.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

d'une machine de précision, d'une locomotive mystérieuse, brillante, compliquée et qui, au premier aspect frappe d'admiration; mais les pièces semblent ne pas tenir les unes aux autres et la machine a un défaut, elle ne marche pas."

Après la première guerre mondiale, Freinet grand blessé cherche une méthode pédagogique pour remplacer l'enseignement verbal qu'il ne peut plus donner.

Aujourd'hui, la „machine” marche. Elle marche non seulement dans l'école de Freinet, mais aussi dans les écoles des amis de ce génial pédagogue. Freinet ne s'est pas contenté de réussir, il a voulu donner cette possibilité à des éducateurs beaucoup moins bien doués que lui.

Au siècle du cinéma, de la radio, du gramophone, de l'imprimerie, de la machine à écrire, au siècle de tous les perfectionnements techniques où l'industrie, l'agriculture, le commerce doivent sans cesse s'adapter au progrès pour n'être point vaincus par la concurrence, que doit faire l'école? „S'adapter ou mourir!” dit Freinet. L'usine qui refuse de moderniser sans cesse son parc de machines ne subsiste pas longtemps. L'école qui refuse d'ouvrir sa porte à la vie moderne ne remplit pas sa mission.

A une époque où la démocratie est considérée comme l'Etat idéal, la liberté comme le bien le plus précieux que chacun doit respecter, le magister, de son pupitre, de son estrade, tel un petit roi sur son trône, trop souvent encore, harangue, ordonne, fait obéir.

S'opposant à cette école traditionnelle où règnent l'ordre immuable, le silence et l'immobilité qui impressionnent dans les musées, Freinet n'a cependant pas créé une nouvelle méthode. Il n'y a pas de méthode Freinet, comme d'ailleurs il n'y a pas de méthode Pestalozzi parce qu'il ne peut exister une méthode de vivre.

S'appuyant sur les idées et les pensées de son père spirituel, Freinet, tel un guide et un animateur, laisse ses élèves s'organiser en une coopérative scolaire dans laquelle ils font leurs expériences sociales. Il met à leur service quelques techniques dont il a eu soin d'adapter outils et machines. Tout le travail scolaire est motivé: Des textes sont écrits presque chaque jour pour le journal scolaire. Les meilleurs sont choisis par votes. Une équipe imprime, une autre dessine ou grave du linoléum pour les illustrations. Ici on met à jour

les comptes de la coopérative, là on répond à des correspondants. Un élève prépare une conférence sur un sujet d'histoire ou de géographie, d'autres une expérience scientifique. Tous travaillent librement d'après un plan établi en commun au début de la semaine. Pas de maître! mais un ami qui passe de groupe en groupe pour aider, conseiller et encourager afin que tout réussisse.

Freinet n'est pas seulement papa Freinet, c'est aussi le camarade Freinet. Autour de lui se sont groupés de nombreux pédagogues qui, organisés en coopérative, travaillent dans diverses commissions. C'est la C.E.L. Coopérative de l'Enseignement Laïc qui vient de créer à Cannes l'Institut Coopératif de l'Ecole Moderne. Ici comme dans le maquis, Freinet est un rassembleur d'hommes et un animateur extraordinaire: de nouvelles techniques sont étudiées et adaptées, un matériel toujours plus considérable créé et perfectionné sans cesse est vendu au prix de revient.

Freinet est aussi un artiste et un psychologue né. Chez l'enfant surtout l'imagination est souveraine, il faut la guider et la développer. Par la pratique du texte libre et du dessin libre, dans cette ambiance de confiance réciproque, le maître parvient non seulement à mieux connaître ses élèves, mais à sonder leur subconscient et découvrir souvent chez les enfants difficiles et les débiles mentaux les causes de leurs anomalies. Les travaux exécutés au moyen des techniques proposées par Freinet sont réussis. L'enfant ne doit pas avoir l'impression qu'il échoue toujours. En remplaçant la pédagogie traditionnelle de l'échec par la pédagogie de la réussite, nous éviterons bien des refoulements, nous remplacerons la déception et l'en-nui par le bonheur et l'envie de créer, par le goût du beau. Charles Baudoin écrivait: „En quelque chose que ce soit, ne vous contentez pas d'être le technicien de la chose, soyez-en aussi l'artiste; cherchez le beau d'abord, et le reste sera donné par surcroît.”

Que de grandeur dans la pensée et l'activité de Freinet! L'enfant est pour lui un être humain avant d'être un élève, le pédagogue un homme avant d'être un maître. Leur amitié apporte à l'un et à l'autre un bonheur fécond.

Mais, avec Pestalozzi, Freinet reste réaliste: „Oui, supprimer les causes de la misère, voilà où conduit un amour vrai et profond, supprimer la misère et non se contenter de la soulager!”

## **Schulpsychologische Sprechstunde**

von Dr. Ernst Boesch, Schulpsychologe des Kt. St. Gallen

Zur Gruppe der leistungsschwachen Schüler gehört vor allem das schwachsinnige Kind und sein etwas weniger

benachteiligter Bruder, der Schwachbegabte. Diese beiden Arten von Schulschwierigkeiten sind es denn auch, die der

Schulpsychologe in mehr als der Hälfte seiner Fälle feststellen muss. Oft bieten sie weder diagnostisch noch heilpädagogisch viel Probleme; wir haben das letzte Mal ein solches, verhältnismässig klares und eindeutiges Bild eines Schwachsinnigen zu zeichnen versucht, wobei allerdings die geistige Minderveranlagung in ihren Auswirkungen durch eine erzieherische Verwahrlosung verstärkt wurde. Wir möchten heute zwei weitere Typen von schwachsinnigen Kindern vorführen, jedes verschieden in seiner Art und somit wieder andere psychologische und heilpädagogische Fragen aufwerfend, wie ja überhaupt nie eine diagnostische Etiquette, wie „Schwachsinn“ oder „Psychopathie“, einen dazu verleiten darf, die individuelle Struktur und Problematik eines Kindes zu übersehen.

Lisa\* wurde uns nicht wegen ihres Schwachsinnss gemeldet, sondern wegen erzieherischer Schwierigkeiten, denen gegenüber Lehrer und Schulrat hilflos waren. Das bald vierzehnjährige Mädchen, vor kurzem aus einer fremden Gemeinde zugezogen, bildete den Schrecken ihrer Mitschüler. Körperlich gross und stark, aber tappig und hässlich, schien sie vor allem sich daran zu ergötzen, die übrigen Kinder zu erschrecken, indem sie ihnen nachsprang und dabei bösartige Grimassen schnitt, sodass sie einen wirklich unheimlichen Eindruck machen konnte. Auf Angriffe der andern Schüler oder auf nur harmlose Sticheleien schon antwortete sie mit triebhaft zorniger Aggressivität, jegliche Ueberlegung und Beherrschung verlierend. Schon jede Kratzwunde, die sie, in diesem Zustand, mit ihren langen und schmutzigen Fingernägeln beibrachte, konnte gefährlich sein, wie eine Infektion bewies, die ein Kind sich so zuzog; schlimmer noch war, dass sie in ihrer kopflosen Gereiztheit fähig war, mit jedem bei der Hand liegenden Gegenstand auf den Gegner loszufahren, sodass Lehrer und Schulbehörden eine schwerwiegende Bedrohung der Mitschüler befürchteten.

Lisa erschien mit ihrem Vater zum Untersuch. Dieser, ein nervöser, kleiner Mann, ungelernter Arbeiter, wusste über die Begabungen, die Geschicklichkeit und sonstige Eigenschaften seiner Tochter nur Gutes zu berichten. Es war leicht zu sehen: der geistig etwas beschränkte Vater vergötterte seine Tochter, und in der Tat blieb er auch während des ein und eine halbe Stunde dauernden Untersuchs brav wie ein Schüler vor der Zimmertüre stehen, um sie zu erwarten.

Lisa selbst spiegelte denn auch diese väterliche Bewunderung wider. Sie gab sich sehr selbstbewusst und besass keinerlei kritischen Ueberblick über ihre Leistungen und Fähigkeiten. Ihre Hemmungslosigkeit äusserte sich einerseits darin, dass sie ohne jede Kontaktscheu auftrat, andererseits aber in einem weitgehenden Mangel an Selbstbeherrschung. Sie überliess sich völlig ihren labilen und impulsiven Triebregungen, die meist, wie beim Kleinkind, vorwiegend egozentrisch gerichtet waren. Ihre Sprache war undeutlich, verschwommen, ihre ganze Bewegungsweise läppisch-tappig, ausfahrend und unbbeherrscht. Lisa betrachtete sich als die beste Schülerin und urteilte mit herablassender Ueberlegenheit über andere Leute.

Durch ihre Lebhaftigkeit und Impulsivität vermochte sie in verschiedenen Belangen über ihre verminderte geistige Urteilsfähigkeit hinwegzutäuschen. Es gibt ja Schwachsinnige, die sich mit grosser Leichtigkeit gewisse Fertigkeiten aneignen, oft müheloser sogar als der Normale, weil ein ungehemmter Tätigkeits- und Spielbetrieb durch keinerlei Selbstkritik oder Herstellung von Denkbeziehungen gestört wird. Solche Kinder bewältigen dann zum Beispiel fliesend das grosse und kleine Einmaleins sowie weitere automatisch das grosse und kleine Einmaleins sowie weitere automatische Rechnungsarten und versagen erst dort, wo logische Anwendung solcher mechanischer Fertigkeiten nötig wird. Zu diesem Typus gehörte Lisa, und besonders schön zeigte sich diese Eigenart im Zeichnen, wo sie mit verblüffender Raschheit und beinahe schlafwandlerischer Sicherheit bestimmte Tierarten skizzierte, während sie vor leichtern, aber ungewöhnlichen Zeichnungsaufgaben völlig versagte. Aehnliche Beobachtungen machte der Lehrer im Unterricht. Die psychologische Prüfung der logischen Fähigkeiten ergab denn auch eindeutig das Bild einer leichten Debilität.

In heilpädagogischer Beziehung war leider in diesem Falle nicht mehr viel zu erwirken. Nachdem sie nun ein Jahr vor der Schulentlassung stand, hätte keine unserer Anstalten für Schwachsinnige sie mehr aufgenommen, ganz abgesehen von den Schwierigkeiten, die beim einsichtlosen Vater hätten bestanden werden müssen, war er doch von der überdurchschnittlichen Intelligenz seiner Tochter mehr als überzeugt.

Die frühere Schulgemeinde, die das Mädchen unbesehen während sieben Jahren in der Normalschule liess, hat da eine grosse Verantwortung auf sich geladen. Es ist wahrscheinlich, dass durch eine frühzeitig einsetzende Sondererziehung die heutige Schwererziehbarkeit verhütet worden wäre. Leider fürchten viel Schulen die Kosten solcher Sonderschulungen — sehr gegen das Interesse der Allgemeinheit!

Im gegebenen Fall blieb uns nur noch die Möglichkeit, eine vorzeitige Schulentlassung des Mädchens zu ermöglichen, um so wenigstens die Gefährdung der Mitschüler zu beseitigen. Es ist anzunehmen, dass Lisa in einem Fabrikbetrieb bei den Arbeitskollegen auf genügend körperliche und geistige Ueberlegenheit stösst, um ihre Aggressivität etwas einzudämmen, vielleicht auch in der körperlichen Arbeit manche Triebregungen zu entladen vermag. Ein sozial schwieriger, ja unter Umständen gar gefährlicher Patron wird sie wohl trotzdem bleiben.

Ganz anders liegt der Fall von Fritz. Fritz war zwölfeinhalbjährig, als er uns gemeldet wurde, Doppelrepetent und trotzdem noch ein unfähiger Schüler. Der Lehrer wünschte, ihn einer Spezialklasse zuzuweisen, was auf dem Lande bei uns in den meisten Fällen einer Anstaltseinweisung gleichkommt, da nur wenige Orte Sonderklassen für Schwachbegabte führen.

\* Namen, Orts- und Berufsangaben werden immer so stark verändert, dass die besprochenen Personen nicht erkannt werden können.

Fritz befand sich seit einem Jahr in Pflege bei Verwandten. Sein Vater wurde als ein Mensch geschildert, der recht wenig Beziehungen zu seiner Familie zeigte und in seiner Nervosität zuweilen auch brutal werden konnte. Seine Lieblosigkeit soll die Mutter des Knaben sehr belastet haben. Im dritten Kindbett erkrankte sie an unheilbarer Geistesstörung und starb nach wenigen Wochen im Asyl. Der Mann heiratete bald darauf eine zweifelhafte Person, mit der er schon früher ein Verhältnis gepflegt haben soll und die nun dem Knaben eine recht böse Stiefmutter wurde.

Gut zwei Jahre nach dem Tod der Mutter kam der Knabe zu seinen Verwandten. Diese schilderten ihn als zu Beginn sehr nervös, über jeder kleinen Widerwärtigkeit in Tränen ausbrechend. Er schlief schlecht, stiess im Schlaf Rufe aus, knirschte mit den Zähnen und ähnliches mehr. Das alles hätte sich im Laufe des Jahres gebessert, doch galt Fritz immer noch als nervös. Besondere Erziehungsschwierigkeiten berichtete die Pflegemutter keine; außer seiner Neigung zu Schwatzhaftigkeit und einer allgemeinen Unruhe des Verhaltens blieb nichts zu beanstanden. Fritz war gutmütig, arbeitswillig und anhänglich.

Sprach man mit dem Buben, so machte er einen recht geweckten und vernünftigen Eindruck, war freundlich und zugänglich. Liess man ihn mit verschiedenen Materialien hantieren, so tat er es schutzig, gisplig und nervös, zeigte auch viel Mühe, sich zu konzentrieren und zu beherrschen, trotz all des Eifers, der ihn sichtlich immer wieder antrieb. Seine geistigen Fähigkeiten waren recht rückständig und entsprachen durchwegs höchstens denen eines 9- bis 10jährigen Kindes, wobei ihm eigentliche formale Denkleistungen ebenso viel Mühe machten wie praktische Probleme der Materialverwaltung. Kurz, bei einem geistigen Entwicklungsrückstand von rund drei Jahren gehörte auch Fritz zu den leicht debilen Kindern.

Auffallend im Verkehr mit ihm war die Unbeständigkeit seines affektiven Gleichgewichts. Sprach man über ihn oder seine Schwierigkeiten, so drangen ihm sofort Tränen aus den Augen; dann sah er einen treuherzig an, lächelte mitten im Weinen und suchte seine Erregung herunterzuschlucken. Diese äusserst starke affektive Labilität (im Sinne einer depressiven Verstimbarkeit und nicht, wie bei Lisa,

einer triebhaften Unbeherrschtheit) erklärte auch, wieso Fritz trotz eines relativ genügenden Denkniveaus in der dritten Schulkasse nicht zu folgen vermochte: Fritz hat die Depressionen seiner Mutter erlebt, die Rohheiten seines Vaters und das Zerwürfnis beider Eltern. Er machte den Tod seiner Mutter mit und die Lieblosigkeiten ihrer Nachfolgerin. All das schuf eine neurotische Spannung, die umso stärker sein musste, als ja schon anlagemässig Fritz einen guten Schuss schizoide Psychopathie, sowohl von Seite des Vaters wie der Mutter, in sich trug. Diese neurotische Spannung führte zu den schulisch so bekannten Konzentrationsschwierigkeiten, die die an sich schon geringe geistige Leistungsfähigkeit noch mehr herabminderten.

Völlig falsch wäre es nun gewesen, Fritz in eine Anstalt für Geistesschwäche einzuweisen. Er hatte nach Jahren negativer erzieherischer Behandlung nun ein ausgeglichenes Heim gefunden, wo seine nervösen Symptome schon zum Teil verschwunden waren, ein Beweis für das allmähliche Nachlassen der neurotischen Spannungen. Bei der Labilität seines seelischen Gleichgewichts hätte der Uebergang in ein anderes Milieu ihn sehr belastet — zudem, welche Anstaltsatmosphäre vermag ein gutes Heim zu ersetzen? Das aber war es vor allem, was der schwachbegabte Fritz brauchte, eine Familie, wo ihm jene Liebe noch zuteil wurde, die er bisher entbehrt hatte. In einem solchen Falle haben selbst schulische Ueberlegungen zurückzustehen: Was nützt es, wenn man einen Knaben etwas weiter bringt in schulischen Fertigkeiten, dafür aber seine affektiven Schwierigkeiten verschärft und seine Lebenstüchtigkeit dadurch vermindert? Zum Glück war es möglich, Fritz einer in der Nähe gelegenen Privatschule anzuvertrauen, die ihn in ihrer Förderklasse als externen Schüler mitnehmen konnte und so blieben sowohl die schulischen wie die affektiven Notwendigkeiten berücksichtigt.

Auch das schwachsinnige Kind kann also — das zeigen uns diese zwei Fälle — nicht schematisch behandelt werden. Letzten Endes hat jede Sonderschulung auch ihre psychotherapeutische Wichtigkeit oder Schwäche, und jede Massnahme darf erst dann angeordnet werden, wenn man sie nicht nur gegenüber Einzelforderungen, sondern vor der Gesamtpersönlichkeit des Kindes verantworten kann.

## Kleine Beiträge

### *Das Hochschulstudium und die angebliche Ueberfüllung der Berufe*

In einem Sonderband „Die Studierenden an schweizerischen Hochschulen“ hat das Eidgenössische Statistische Amt die Ergebnisse seiner nach zehn Jahren durchgeföhrten zweiten Erhebungen über das Hochschulstudium in der Schweiz mit ausgiebigen statistischen Angaben auf 175 Seiten eingehend verarbeitet. Die Broschüre erörtert dabei auch die aktuellen Hochschulfragen, so den Andrang zu den akademischen Berufen, den Bedarf an akademikern, das Problem des Studiums der Frauen, und sie befasst sich besonders eingehend mit der ganzen

Struktur der schweizerischen Studentenschaft. Das Material lieferten die zirka 15 000 Fragebogen, die von den Studenten im Wintersemester 1945/46 ausgefüllt worden sind.

In diesem Semester waren 12 631 Studierende schweizerischer Staatsangehörigkeit, wovon 1669 in Basel, 2566 in Zürich, 2397 in Bern, 991 in Genf, 967 in Lausanne, 870 in Freiburg, 97 in Neuenburg, 2780 an der ETH und 294 an der Handelshochschule St. Gallen, wovon insgesamt 1488 Frauen. Dazu kamen 1985 Ausländer, wovon 301 Frauen; an der Spitze der Ausländer standen 253 Türken und Perser, 209 Polen, 133 Fran-